Germinal an 3e. Coupé, agr. [illegible]

FRC
1673
FRC.1
8531

DES

ANIMAUX DE TRAVAIL

ET

DE LEUR TENUE,

PAR J.-M. COUPÉ (DE L'OISE);

IMPRIMÉ EN VERTU DU DÉCRET DU 25 VENDÉMIAIRE.

Soins, règle, et douceur.

POUR nous connoître nous-mêmes, ainsi que les animaux, nous avons à remonter à notre origine commune, à cet état primitif de la terre habitée, où tous les animaux étoient libres, et l'homme l'un d'entre eux.

Loin de-là, sans doute, la pensée se porte sur les circonstances extrêmes où il se mit au rang des bêtes

THE NEWBERRY
LIBRARY

féroces, et chassa aussi les autres animaux pour les dévorer.

Elle arrive enfin à cette époque où l'homme prédomina sur tous, à la faveur de sa longévité et de sa multitude, et établit sur la terre l'empire du plus fort (1).

Telle est l'histoire abrégée et la condition actuelle de la nature vivante : l'homme est parvenu à s'emparer des animaux, depuis l'éléphant jusqu'au foible agneau, et convertissant la chasse en domesticité, il les a retenus dans ses liens.

Placés sous la main de leur maître, les animaux n'existent plus que comme sa propriété, sa pâture, sa marchandise. Nous ne pouvons plus les considérer que sous ce point de vue malheureux. Concilions du moins tous les adoucissemens qui sont en nous, avec cette situation fatale (2).

---

(1) Non pas plus fort que le taureau, le cheval, le chameau, l'éléphant, mais plus rusé, plus adroit, et se fabricant lui-même des armes formidables ; plus concerté à se réunir en troupes pour attaquer de près ; plus alerte à échapper et à se retrancher sur les arbres ou sur les rochers ; et de là redoutable encore de loin par des moyens inattendus des flèches, des pièges : telles sont les bases et les principes de l'empire de l'homme.

En raisonnant toujours en naturaliste, on pourroit observer ici que l'équilibre, qui par-tout balance les forces de l'univers, se trouve interrompu par le fait entre les diverses espèces d'animaux actuellement existans. Cela a-t-il toujours été ainsi ?

Cette question ne peut être faite par ceux qui ont l'idée du temps, et de ses immenses époques, celle de la profondeur de l'animalisation et de ses prodigieuses variétés, celle enfin des révolutions marines, volcaniques et climataires, que toute la surface de la terre nous présente.

Des ossemens inconnus, retrouvés sous leurs débris, indiquent des espèces d'animaux qui ont disparu : ce sont-là les monumens de notre histoire ; de là s'élève ce sévère *nosce teipsum*, cette réflexion profonde qui nous reporte à notre place originaire.

(2) Qu'il me soit permis de mêler le sentiment aux observations rurales : il n'y est pas étranger ; il en est l'ame et l'heureux apanage.

Ces bons animaux vivent et meurent pour nous ; ils sont par-tout les compagnons de nos labeurs et nos amis. Oui, ils le sont, et toujours sincères et ingénus : qu'ils sont cruellement trompés sur notre réciprocité !

Qu'ils le sont encore dans cette douce affection de la reconnoissance dont ils nous donnent l'exemple, et qu'ils auroient bien plus droit d'attendre de nous ?

Si du moins un reste de sensibilité, commune à tous les êtres, conserve encore quelque pulsation au fond de nos cœurs, recueillons-là ; qu'elle

II. *État présent de la réproduction.*

Il est dans les combinaisons de la matière une action secrète qui est pour nous éminemment la nature ; celle qui animalise, celle dont la chaleur intime dit ensuite si puissamment a tout ce qu'elle a formé, *croissez et multipliez ;* et cette cause merveilleuse et inconnue a si fortement prononcé son objet, qu'elle semble n'avoir organisé et constitué les êtres que pour l'acte unique qui les reproduit.

Cette destination est la plus assurée et la plus imperturbable de toutes, parce qu'elle est encore la plus douce, et que la nature a réuni autour d'elle tous ses charmes.

Elle est également suivie de l'être pensant qui réfléchit sur le funeste présent de la vie, et des animaux, que la tristesse de leur captivité sembloit avoir abrutis et glacés.

Devant elles tous les sens entrent dans l'illusion et l'ivresse : la nature seule opère et remplit son objet.

Le cheval multiplie avec la compagne de ses fers ; l'âne, sous son bât ; la vache, sous le joug, et malgré ses mamelles aliénées.

La nature leur avoit marqué des époques périodiques et les saisons les plus favorables, pour que la génération obtînt plus de vigueur par les intervalles, et pour qu'elle fût encore amenée et soutenue par l'accord des élémens. L'homme a interverti cet ordre salutaire.

La nature avoit accouplé les sexes de manière que deux individus fussent tout entiers à une seule imprégnation ; et par leur vie inséparable, par leur société mutuelle, ils contractoient entre eux un attachement, une tendresse qui alloit encore à la chose. L'homme a fait disparoître aussi ces dispositions favorables.

Resserrés dans un troupeau, les deux sèxes perdent

---

se réunisse à notre intérêt même pour notre propriété ; qu'elle en forme cette affection vigilante qui fait si bien tout ce qu'elle fait.

Et ce point de vue n'est point étranger à la morale ni à la politique.

toutes les aisances et la liberté qu'ils doivent avoir : la nature n'avoit pas fait les troupeaux (1).

Les rivaux se combattent lorsqu'ils sont si rapprochés ; et l'homme encore a fait ce que la nature n'a pas voulu : il a dissocié les sexes, accumulé les femelles en troupeaux, afin de les réunir, pour ainsi dire, sous une même opération, et de recueillir en grand les produits de la génération.

Il a disposé des sources mêmes de la vie ; il a condamné les mâles à la stérélité, et n'en a laissé qu'un pour une multitude de femelles (2). Son action ainsi distribuée, est par cela seul nécessairement plus foible ; et sa froideur, sa satiété, ne peuvent qu'ajouter encore

---

(1) La nature ne tend pas a faire des homogènes ; elle nous présente au contraire les élémens mélangés dans toutes sortes de proportions.

Il existe entre eux une tendance intestine pour se combiner, se transporter, et de là l'activité et la vie de l'univers.

La matière animée tend pareillement à se mêler et se métempsycoser : de la colombe elle passe dans l'épervier, de l'épervier dans les vers et les insectes, et de l'estomac des uns à la substance des autres, il existe une appétence aussi physique que l'affinité ou attraction de l'acide vers l'alkali.

Une seule espèce, ou quelques espèces d'animaux sur la terre, se multiplieroient tant qu'elles pourroient s'étendre ; elles rassembleroient, sous la même combinaison, toute la substance qui leur est propre : elles l'épuiseroient enfin et s'éteindroient.

Une futaie s'étouffe, une grande cité se consume elle-même

Les vicissitudes, les mélanges divers réparent et raniment ; un arbre, un animal isolés et rares, se composent et jouissent plus aisément de tous leurs élémens.

(2) La nature, pour assurer la vigueur des races, a constitué fortement les mâles, ou plutôt elle a placé le principe même de la vigueur dans le sperme : et c'est lui-même qui développe en eux cette puissance de membres, ces proportions éminentes, cette énergie que rien n'arrête, et qui marche avec fougue à sa destination.

L'homme a cherché le moyen d'adoucir ses esclaves et de rompre cette force trop impétueuse ; il a porté le fer à la source même ; et le cheval, le taureau perdant leur caractère en devenant stériles, ne conservent plus que la force qui sert et qui obéit.

Etrangers à leurs douces compagnes, séparés de leur espèce, leur destination est désormais le travail, un cœur sans objet et la froide existence.

Ainsi le bœuf trace nos sillons, va et revient perpétuellement sur lui-même dans nos champs, jusqu'à ce qu'il plaise à son maître de mettre fin à ses travaux, et de l'égorger.

Le cheval n'est plus qu'une monture, un agent docile et passif. Ses pieds ne font plus voler la poussière ; ses hennissemens sont éteints, et ses nazeaux ardens ne soufflent plus le tressaillement et la flamme dans les sens de sa compagne.

à toutes les causes de dépérissement qu'occasionne la captivité.

Tel est l'état commun de nos troupeaux dans leur réproduction ; si nous ne pouvons plus replacer les choses sous l'indépendance première de la nature, il sera bon du moins de ne pas ignorer en quoi elles se trouvent contrariées entre nos mains. Reconnoissons bien tous ces mauvais effets réunis : et autant que nous le pourrons, corrigeons-les dans leur source.

III. *Races.*

Si nous forçons tant d'animaux à naître pour nous, assurons-leur du moins plus de vigueur à leur naissance ; qu'ils soient des meilleures races ; et procurons-leur le bien-être d'une bonne constitution : notre intérêt le veut encore.

Mais il ne suffit pas de s'être une fois procuré une race excellente ; il faut une attention continuelle à la soutenir au milieu de tant d'impressions délétères, à la remonter, à la renouveler à propos.

Il s'opère un effet bien connu sur la complexion d'un animal sorti d'un climat qui avoit plus de ton : il s'affaisse, et encore plus sa génération.

La qualité des alimens est aussi pour lui une suite de celle du climat. La paille de France ne vaut pas celle d'Espagne ; et celle du Languedoc surpasse celle de Picardie et de Flandre.

Il est enfin, dans les climats favorables eux-mêmes, un effet insensible qui atteint le tempérament des animaux ; celui de l'uniformité d'alimens, d'eaux, d'air, d'expositions toujours les mêmes ; il convient de faire des échanges, de transposer les espèces, de varier les situations en même temps que l'on recourt à propos aux espèces neuves.

Le particulier, le pauvre, ne peuvent avoir de relations avec les provinces éloignées, et encore moins avec les pays étrangers : c'est au gouvernement à connoître où sont les bonnes races, à les acquérir, à les négo-

cier s'il le faut, à les amener à leur portée, et à leur assigner les positions les plus favorables.

Il est la providence qui veille sur le champ de l'état : c'est à lui à faire croître les meilleurs végétaux ; c'est encore à lui à favoriser les plus belles espèces d'animaux.

Un pays couvert de productions chétives, et de bestiaux dégénérés, ne peut que se détériorer avec eux.

Au contraire, il peut être décuplé en valeur et en prospérité, par le seul choix des meilleures plantes, et la beauté des espèces d'animaux qu'une main diligente y aura placées (1).

IV. *Élèves.*

Tous ceux qui forment des élèves savent naturellement, et par pratique, qu'ils doivent choisir pour multiplier tout ce qu'ils ont de mieux dans leurs propres espèces.

Il en est beaucoup qui vont chercher, autant qu'ils le peuvent, et choisir à leur portée, dans les plus belles, ce qui a la plus forte constitution, soit pour remplacer, soit pour fortifier les leurs.

Tous doivent s'attacher et donner la plus grande attention aux mâles : c'est le mâle bien plus que la femelle qui domine dans la génération, et qui assure les enfans généreux.

Circonscrivons son service, pour rendre sa vigueur plus complette ; apprenons les attentions qui doivent la fortifier, et celles qui doivent la lui conserver toute entière. Sachons veiller sur cette grande et précieuse faculté.

Ce ne doit pas être ensuite le hasard, ou un domestique négligent, qui présente à l'imprégnation une vache ou une jument : mais le propriétaire doit se faire une

(1) Cette observation qui instruit le cultivateur, doit instruire en même temps le politique : le législateur ira plus loin encore ; il suivra cet effet au-delà de l'économie rurale jusqu'à l'espèce humaine elle-même ; il veillera à tout ce qui peut conserver ou procurer la meilleure constitution des corps ; et en rendant les hommes laborieux et sains, il aura beaucoup fait pour la morale, la dignité de l'homme et le bonheur social.

affaire importante de l'y préparer et de prévoir cette circonstance.

Il doit éviter un état de fatigue, de maigreur ou d'irritation autant que cet état épais et paresseux de nos étables, et ménager ce milieu d'embonpoint agile et dispos où sont les animaux sauvages, celui où toutes les fonctions animales s'exécutent avec le plus de facilité.

Il doit prévoir la saison ordinaire et attendre l'expression de la nature, alors tout concourra avec ses soins.

Il faut ensuite observer la mère, régler sa nourriture, son exercice, la tenir sainement et proprement; veiller sur tout ce qui l'environne, et la préserver de tout ce qui pourroit porter sur elle quelqu'impression nuisible.

Que l'attention du propriétaire soit fixée sur le fruit qu'elle porte; qu'il le soigne dès le sein maternel, qu'il l'attende avec complaisance; qu'il voie lui-même arriver le moment où il paroît au jour.

Qu'alors sa main caressante le relève et le choie, et que sa tendresse se mêle aux doux lèchemens de la mère.

Cette affection fournit à tout : elle inspire au propriétaire diligent, à la bonne ménagère, tous les soins qu'ils doivent donner aux mères et à leurs élèves. L'habitude les éclaire encore, et leur intérêt les avertit de leur procurer tout ce qu'ils peuvent de meilleur et de plus profitable.

On ne leur apprend guère rien à cet égard. Il n'est pas rare d'en voir qui se privent eux-mêmes pour leurs bestiaux : on ne peut que souhaiter plus de faculté à ceux qui seroient moins fortunés; ils en font toujours un bon usage; ils imitent à l'envi tout ce qu'ils voient de bon chez leurs voisins. On ne pourroit leur apprendre que des moyens étangers propres à être introduits dans leur localité, et à augmenter leurs profits.

Pendant les premiers soins lactés, le jeune animal se fortifie sous la nouvelle action de l'air, et se met au ton du mécanisme de la respiration pour lequel il a été constitué.

Sorti de sa liqueur natale, tout muqueux et cartilagineux encore, il prend plus de consistance dans un milieu sec et gazeux.

Il s'y soutient, il marche avec fermeté; il sort enfin et s'élance sur le sol qui lui est donné pour carrière.

Il y trouve, il y goûte bientôt la nourriture que notre mère commune a préparée à tous les êtres.

Alors il vit par lui même et s'avance en s'accroissant vers sa perfection.

Mais l'œil attentif de son maître le suit et le dirige encore. Il choisit ses alimens et les proportionne : il entretient la propreté sur son corps, le brosse, le lave; procure à ses membres la liberté et l'exercice; lui montre sa destination; l'y prépare avec douceur : jusqu'à ce qu'ayant acquis ses forces, il se mette en trait avec ses aînés, et marche avec eux dans la carrière du travail.

V. *Races de taureaux.*

Le taureau est un animal des climats tempérés; il est plus fort en Angleterre que dans l'Italie et les pays chauds.

Son espèce est vigoureuse et belle dans les situations élevées, et les pâturages montueux et élaborés, dans les Cévennes, dans l'Auvergne, la Suisse.

Elle se soutient constamment bien en France; et il nous est presque inutile d'avoir recours aux renouvellemens étrangers. On a lieu seulement de s'étonner que cette perfection n'y soit pas plus générale.

Dans les contrées où la terre est labourée par des chevaux, on néglige communément le choix des taureaux. Les vaches ne multiplient que pour le lait : les espèces les plus chetives y paroissent suffisantes et s'y perpétuent misérablement entre les mains du pauvre qui ne peut choisir. On n'y voit que quelques taureaux foibles, employés jeunes d'abord par la facilité de leur ardeur, et bientôt épuisés encore par l'étendue de leur service.

Il seroit à désirer que dans tous les cantonnemens

de la France, il s'introduisît, outre les chevaux, quelques attelages de bœufs; le désir de les avoir grands et robustes, rendroit plus attentif sur le choix des taureaux, sur les fortes espèces de vaches et sur les belles générations.

Ce seroit au gouvernement à procurer d'abord dans chaque canton quelques beaux taureaux, quelques vaches d'élite tirées des Cévennes, et si l'on veut encore, de Suisse ou d'Angleterre, et à les concéder avec certains avantages, d'abord à des particuliers aisés où ils pourroient jouir d'une situation fertile et bien aérée.

N'oublions jamais de nous rappeler cet avantage physique et si constamment prononcé; les positions en plaine, et mieux encore en pays élevés, sont celles qui produisent toujours les animaux les plus vigoureux, les plus vivaces et les moins sujets aux maladies.

Quand on veut engraisser promptement un bœuf, on le met dans un gras pâturage: mais s'il s'agit de former et de soutenir de bons tempéramens; il faut se souvenir qu'un air léger, des nourritures élaborées, sèches, mâchées lentement et bien digérées, leur sont plus profitables que des tas de verdure, des herbages mous et avalés avec gloutonnerie.

Une vache de Hollande ou de Flandre donne plus de lait: mais il est, ainsi que les herbages, moins substantiel et plus séreux.

Ainsi, il est aisé de voir qu'en remplissant nos marais de vaches, nous les avons mises dans les positions les plus défavorables; et nous ne devons pas être étonnés si leur espèce est si chetive dans la plupart des pâtures de France.

VI. *Races de chevaux.*

Le climat du cheval est l'Asie et le voisinage du tropique: celui de l'Arabie, ainsi que la manière dont il y est tenu et nourri, lui conviennent tellement, qu'il s'y maintient constamment parfait dans sa forme et sans altération dans sa vigueur. C'est toujours par elle-même

et par une suite de généalogie exacte, que la race s'y perpétue.

Il n'en est pas de même sur le reste de la terre ; le cheval s'y déforme plus ou moins selon les divers effets des climats ; il faut en relever la race de temps en temps et recourir à des étalons nouveaux.

Ainsi en France, nous avons bien les différentes espèces de chevaux propres à nos services, et on les multiplie dans les contrées qui leur paroissent les plus convenables : mais il faut les y entretenir, dans ce que chacun a de bon, par des attentions continuelles ; il faut les fortifier, corriger entre elles les défauts d'une espèce, par le croisement des qualités avantageuses d'une autre ; les proportions par d'autres proportions, et quelquefois le caractère même par un caractère différent.

Et nous avons bien à repeupler ! Si la guerre a dévoré des hommes, elle a aussi dévoré des chevaux par milliers (1).

Ce sera au gouvernement à réparer promptement cette destruction, à fournir les moyens, à exciter, à faire entendre par-tout cette parole régénératrice : *multipliez et repeuplez la terre.*

Ce sera à lui à favoriser les espèces propres aux genres de service les plus avantageux ; ce sera à lui à aller prendre par-tout et à amener les belles races qui nous manquent ou qui peuvent relever avantageusement les nôtres.

Le précédent gouvernement avoit formé des haras ; l'idée en étoit bonne à certains égards : mais les abus s'y sont introduits aussi-tôt : c'étoit des places, des appointemens qui dévoroient la chose. Les dépenses étoient énormes, les produits divertis ou languissans.

---

(1) Ce n'est pas seulement par le fer des combats et les travaux nécessaires, mais bien davantage par la brutalité, l'incurie, l'inanition. Ces animaux malheureux ne peuvent accuser ni se plaindre : mais que de choses leur triste aspect ne dit-il pas à celui qui veut voir ?

Homme attentif et sensible, vois-les couverts de plaies et de bone, chargés de poussière, pelés, ou le poil hérissé de disette, morfondus, harassés, mornes, les uns auprès les autres, ou ne marchant que sous les fouets, les bordures des chemins seront plus affligeantes pour toi que les champs de bataille mêmes.

Le dernier décret qui vient d'être rendu à ce sujet, conserve les avantages que ces établissemens s'étoient proposés.

Les dépôts nationaux sont intéressans et nécessaires : mais c'est pour assurer parmi nous des races précieuses, pour bien établir un fonds nouveau, et marcher ensuite vers quelque chose de mieux.

Placer les étalons, les belles jumens, chez des particuliers à des conditions avantageuses, y payer leur entretien, y joindre des encouragemens, est encore un pas de plus.

Le législateur, le gouvernement sage, doivent tendre au point de tout faire exécuter par l'industrie particulière : c'est toujours le bien de la chose, c'est encore celui des individus.

Le bon gouvernement est comme ces mères qui apprennent à voler ou à marcher. Leurs élèves le font bien-tôt sans elles et beaucoup mieux eux seuls. Il ne doit pas plus garder l'éducation des chevaux que celle des moutons, que les vignobles ou les bleds. Il a toutes les forces, et mieux que personne, pour créer des établissemens prompts et complets, des fabriques dont on n'a pas encore l'idée, des manufactures qui surpassent les facultés des particuliers, Sèvres ou S. Gobin ;

Mais bien-tôt l'instruction se répand ; le modèle est formé ; l'émulation se met en mouvement ; les mains particulières se présentent ; et le gouvernement n'a plus qu'à prescrire les conditions et à surveiller.

Le gouvernement sera encore obligé long-temps peut-être de se procurer les belles races de chevaux étrangers ; de les faire soigner lui-même et de les multiplier dans toute leur pureté, dans ses dépôts.

Mais j'ai vu aussi tirer des écuries de plusieurs communes, de bons chevaux de trait, de poste, de cavalerie, de carrosse, et cela par les seuls soins des particuliers. Si le gouvernement leur fournit plus de moyens, s'il tire de ses dépôts d'excellens étalons, de belles jumens, et qu'il les répartisse dans les communes, leurs succès seront plus heureux encore ; et c'est de leurs mains qu'il faut attendre les productions les plus parfaites.

Un étalon qui travaille modérément se porte mieux et acquiert, par-là même, plus de nerf et de vigueur; il est moins turbulent et moins fougueux.

On peut sans danger lui donner la nourriture forte du travail ; dans ce cas elle n'est pas sujette à se tourner contre lui-même, et elle est toujours prête à seconder l'objet de sa destination.

Il en est de même pour les jumens qui sont soumises à un travail modéré :

Et les poulains formés dans des corps affermis par le travail, et conservés sains par l'exercice, naissent avec ces excellentes dispositions (1).

Les soins aussi, soit pour les mères, soit pour les poulains, sont toujours plus assurés chez le particulier. Le propriétaire soigne bien autrement que l'appointé ; et les mêmes attentions sont bien plus heureuses encore sur de petites portions de trois ou quatre élèves, que sur des troupes nombreuses.

Les soins seuls font la moitié de la vie des animaux et souvent ils font tout. Une main affectionnée, vigilante et propre ; une main qui choisit bien les alimens, les règle et les compose selon l'âge, le tempérament et le travail, qui les gouverne et ne les quitte point, arrive aux plus heureux produits, et opère des merveilles avec rien.

Il n'en est pas de même dans les administrations en grand

---

(1) La vie oisive est physiquement mauvaise ; elle laisse la circulation dans la lenteur, les secrétions dans l'inertie ; les vaisseaux se remplissent de sucs indigestes et épais, le jeu des organes n'étant plus secondé par les vibrations et l'ébranlement de l'exercice, perd son ressort : tous les membres deviennent mous ; les fonctions se font mal ou s'embarrassent ; l'économie animal perd son équilibre.

Par la même cause, la vie oisive est aussi moralement mauvaise.

Qu'un homme ordinairement occupé devienne oisif, il se trouve bientôt gêné, fatigué de son inaction ; il sent en lui des tendances violentes, des affections capricieuses, désordonnées ; il est bizarre sans savoir pourquoi ; son jugement devient fantasque ; il se jette dans des rêveries ou des passions.

Au contraire, rien de si calme et de si égal qu'un homme qui revient de son travail régulier ; ses facultés physiques et morales, son sang et son ame sont en équilibre.

O travail bienfaiteur ! tu entretiens en nous, par le même effet, trois biens précieux, la santé, la morale et le sens juste !

et les travaux mercénaires. Avec de grandes dépenses, de la profusion même, on produit beaucoup moins : il y manque cet intérêt à la chose, qui veille à tout, cette attention qui choisit toujours le meilleur, et cet à propos qui profite.

C'est à cette tenue aussi simple que féconde que le bon gouvernement doit tendre sans cesse.

VII. *Intérêt et œil du maître.*

Le stipendié, le mercenaire, s'envisage lui-même avant le troupeau qu'on lui confie; le maître voit son intérêt personnel dans sa propriété même, et s'identifie avec elle : soigner son poulain, son veau, ou lui-même, ou ses propres enfans, c'est la même chose.

J'ai vu des laboureurs de plus de soixante ans, aller au champs et en revenir à pieds pour ne pas fatiguer un cheval âgé, une jument pleine ou alaitante.

On voit souvent de bons campagnards se priver; on les voit porter leur propre mal, tandis qu'ils vont chercher le vétérinaire et les drogues de l'aphoticaire pour leurs bestiaux.

C'est leur fortune et leur force; tout leur intérêt se réunit sur eux, et l'affection s'y joint naturellement : c'est bien avec raison qu'ils les ménagent, et qu'ils les observent avec tant de soin.

Si donc le gouvernement sait leur présenter des facilités nouvelles pour former de beaux élèves, il n'y a pas de doute qu'ils ne les saisissent toujours avec empressement.

Le résultat d'un gouvernement sage, est d'avoir mis en activité les mobiles les plus simples et les plus heureux pour la prospérité commune. Qu'il est grand, lorsqu'après avoir vu que tout ce qu'il a disposé est bien, ils en observe majestueusement la marche, *et se repose le septième jour !*

VIII. *Du travail.*

Le travail est pour les animaux un exercice salutaire (1). Nos troupeaux se morfondent et s'agitent dans nos étables, quand on les y retient dans l'inaction; leur sang s'épaissit, leurs membres s'engourdissent; une mauvaise graisse, des humeurs indigestes et stagnantes les engorgent; ils sont impatiens de sortir, de s'élancer; ils se présentent à leur voiture, ou marchent à grands pas vers leurs charrues.

On voit l'homme des champs, le vigneron, le journalier embarrassés, fatigués même, lorsqu'ils ont à passer deux ou trois jours chommés, et ils se hâtent de reprendre leur bêche (2).

Nous trouvons dans le travail la santé ainsi que la subsistance; et comme tout ce qui existe est lié et réciproque, soit comme cause, soit comme effet, la nature nous a fait un besoin du travail, et elle a attaché un plaisir à le satisfaire.

C'est un bienfait pour l'homme comme pour les animaux, quand il est modéré; il n'est une peine que lorsqu'il est aggravé par la dure servitude ou la misère.

Il est agréable pour les uns comme pour les autres, quand l'ouvrier reçoit sa part des fruits, et qu'on ne lie pas la bouche au bœuf qui foule les épis. On ne

---

(1) L'inertie est l'état de la matière brute; mais la vie est action. C'est d'abord le mouvement de l'enfance qui s'agite pour s'agiter; c'est ensuite pour un objet.

Ainsi, tous les êtres se meuvent pour paître, pour chercher, pour éviter, pour se rapprocher; ils se meuvent pour eux-mêmes, plus ardemment encore pour leur progéniture; la fourmi sur le sable, l'abeille sur les fleurs, le castor sur les eaux, l'hirondelle dans les airs, l'homme industrieux par-tout.

Notre subsistance, nos plaisirs sont attachés à l'exercice; bénissons la nature de nous avoir donné des objets de mouvemens utiles, agréables, variés et continuels. Elle a puni ceux à qui elle n'a donné rien à faire: le sombre ennui, les infirmités, les vices sont leur partage.

(2) J'en ai vu sur le lit des infirmités et de la mort desirer, non pas les secours des grands médecins, mais leur exercice ordinaire, et regretter, non pas la vie et ses avantages, mais leur travail journalier.

voit pas de joie plus pure et plus vraie, que celle qui soutient les travaux de la moisson et de la vendange.

Il seroit à désirer que tous les travaux de la société pussent être ramenés à cet état satisfaisant et juste : considérons-les du moins sous ce point de vue, et suivons nos attelages agricoles.

IX. *Attention nécessaire dans l'adjonction des animaux de travail.*

Ce n'est pas une chose indifférente d'adjoindre des animaux pour travailler ensemble ; si le propriétaire sait y apporter l'attention convenable, ses travaux y gagneront, et ses attelages se soutiendront mieux : qu'il se donne la peine de les examiner auparavant, il est utile de connoître leurs sympathies, puisqu'ils doivent vivre à côté l'un de l'autre, et se consoler mutuellement.

Il est une amitié générale des animaux les uns pour les autres, et il en est encore entr'eux en particulier.

Il est quelquefois intéressant de se placer au milieu d'un troupeau en station, et d'observer. Chacun de ces animaux prend sa posture commode et la distance qui lui plaît. Les espèces, les mêmes âges, les mères, les enfans s'approchent davantage ; nul ne gêne son voisin, et chacun peut reposer paisiblement parmi les pieds complaisans ; la rumination lente, les regards assoupis ou attachés, l'indifférence même peint leur douce sécurité. Ils sont ensemble, se voient réciproquement, et jouissent de leur présence mutuelle.

Cette jouissance paisible et grave est aussi expressive et non moins douce, sans doute, que nos bruyantes et pétulantes sociétés.

Il est encore des sympathies particulières et touchantes, et ce n'est pas seulement parmi nous qu'il y a des amis.

Qui a bien observé les attentions des animaux de la même étable, du même travail entr'eux ; leur inquiétude quand ils voient sortir et emmener quelqu'un de leurs compagnons, et la joie qu'ils témoignent en les voyant rentrer ? Qui n'a été quelque fois ému de tout ce qu'ils

s'expriment mutuellement en se flairant, ce qui est leur manière de s'embrasser (1)?

Le propriétaire doit se réjouir de ces heureuses amitiés, et tout faire pour les entretenir. La prospérité de ses travaux y est attachée; en même temps qu'il assortit ses attelages pour la force, il doit mettre ensemble des animaux qui s'aiment; et il est aussi avantageux qu'agréable pour lui, de remarquer leur allure de satisfaction, lorsqu'ils vont à leurs travaux, ou qu'ils en reviennent.

Les animaux aiment le mouvement; ils se portent d'eux mêmes au travail; il ne s'agit que de le bien régler, de le leur rendre agréable, et de les tenir toujours contens.

X. *Servitude des animaux.*

C'est pour notre intérêt seul et pour notre service que nous avons élevé avec tant de soins ces jeunes animaux, et que nous les avons amenés à tout leur accroissement. Leur destinée est la peine et le travail.

Nés sans d'autres besoins que l'herbe et l'eau, ils sont condamnés à travailler péniblement pour les nôtres; ils vont porter, traîner perpétuellement, se meurtrir, s'user pour nous, nous prodiguer leurs forces, leurs mouvemens, leurs membres et toute leur existence.

C'est une chose qui a toujours lieu d'étonner de voir le taureau, le cheval, le chameau, l'éléphant, obéir à l'homme plus foible qu'eux.

---

(1) C'est un grand sujet d'amitié que de partager les mêmes peines, peut-être plus grand encore que de partager les mêmes plaisirs. Nous ne revoyons jamais sans attendrissement le compagnon de nos dangers ou de nos souffrances. Admirons cet effet secret, cette attention de la nature, et profitons-en.

Qui n'a pas remarqué cette contenance de têtes rapprochées, par laquelle des animaux détenus, ennuyés ou excédés, le couple malheureux d'un fiacre se consolent; leur désolation quand on les sépare de leur compagnon, et leur satisfaction quand on le leur rend?

Le poëte avoit bien observé, lorsqu'il fit cette peinture touchante:

It tristis arator
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum.

Lorsqu'un animal se saisit d'un autre et le terrasse, c'est la victoire du plus fort et un accident naturel sur un individu : mais que des espèces entières soient tenues et assujéties par un autre bien inférieure; qu'elles se fatiguent pour un maître, qu'elles marchent et suent sans repos pour lui, voilà un état de choses qui n'est plus dans la nature. Et si nous consultons le fonds d'équité qu'elle a mis au fond de notre cœur, nous ne pourrons nous le justifier à nous-mêmes qu'en le ramenant le plus près possible de ce qu'il étoit dans l'origine, une société d'animaux divers et amis entr'eux, un traitement humain et fraternel, des marches ou un travail modéré pour la subsistance commune.

Les animaux vivent volontiers en troupe avec d'autres animaux innoxes. Ils habitent avec confiance parmi des hommes simples et agrestes, et voient avec sécurité leur famille soignée et se multiplier sous ces abris communs (1).

X I. *De quelle manière il convient de tenir les animaux de travail.*

Originairement, tous les peuples vivoient ainsi avec leurs troupeaux. Les Arabes, les Tartares, les Hotten-

---

(1) L'homme a été constitué innoxe et frugivore; il pouvoit vivre, et a vécu long-temps à côté et l'ami de la colombe et de l'agneau.

Je vois les animaux sauvages des bois se mêler avec confiance parmi nos troupeaux; les oiseaux dans les pâturages voltiger et jouer aux pieds du cheval, de la vache, et se poser sur le dos des moutons.

Dès que l'homme paroît, tous fuient.

La nature a bien donné à chaque animal, pour sa conservation, une aversion innée, un sens indicateur de son ennemi propre.

Est-ce elle qui a rendu l'homme, est-ce l'homme lui-même qui s'est rendu l'ennemi de tous à la fois?

Pourquoi sa figure répand-elle la terreur?

Cependant elle n'étoit armée ni de dents aigues ni de griffes déchirantes.

Comment es-tu devenu, ô homme! le dévorateur de tous les êtres vivans? Sont-ce tes passions aiguisées, sont-ce tes propres peines, sont-ce tes besoins qui t'ont rendu féroce?

Mais tu fais la chasse, tu pêches pour t'amuser. Nul animal ne t'échappe sur la terre, dans les airs, dans les eaux.

Comment es-tu devenu pour tous, ce mauvais génie dont tu as eu le malheur de concevoir et d'inspirer l'idée?

tois, vivent encore de même avec les leurs : et c'est dans cette société commune où l'on voit les effets les plus naïfs d'un attachement réciproque, et de cette intelligence que notre régime repoussant étouffe.

Que nos plus habiles écuyers se fassent entendre d'un cheval comme un nègre ; et qu'avec les éperons, les brides, ils lui fassent exécuter ce qu'il devine, ce qu'il comprend de lui-même, au seul signe d'un Arabe ou d'un Tartare. Que nos domestiques eux-mêmes montrent plus d'intelligence que le chien du Canadien ou le taureau du Hottentot.

Oui, quand une fois un animal a fixé sa confiance dans un homme, et il s'y connoît bien, il entend, il devine, il va au-devant de la pensée de son ami : il se plaît à l'observer, à lui obéir, à mériter enfin cette douce palpation qui est pour lui une grande récompense et un sujet précieux de sécurité.

Le cheval et le tartare, comme autrefois les centaures, semblent ne faire qu'un. Parmi nous il est repoussé par les mauvais traitemens. Il ne peut se porter de lui-même vers les volontés d'un maître injuste et qui n'a pas sa confiance. Il est le plus souvent tremblant devant des conducteurs brutaux qui le frappent, et le terrifient par leurs cris répétés et leurs juremens effrayans. Une bride fatigante et cruelle enchaîne leur bouche et la déchire à toute occasion. Un fouet éclatant, des éperons aigus, sont encore des armes terribles, et quelquefois un amusement de jeunes gens.

Cependant tout cheval, quand on le conduit avec raison, n'a besoin que d'être mis dans la voie, et d'entendre de temps en temps un mot qui l'y maintienne ou l'avertisse, de se porter à droite ou à gauche, d'aller plus vîte ou de s'arrêter.

L'homme pacifique des champs va par tous ses chemins de campagne et quelquefois une demi-lieue sans dire un mot à son attelage. Il retourne sur ses sillons sans avoir besoin de parler ; il y en a qui vont aux champs sans fouet, qui ne conduisent leurs chevaux qu'à la parole, et qui ne sont jamais restés dans une ornière.

Par-tout où l'homme se fait aimer et parle raison, les animaux le comprennent et l'en récompensent par la plus prompte obéissance et de tous leurs efforts.

Élevés par nous, ils sont suffisamment accoutumés à céder à l'empire de l'homme, et sur-tout ils reconnoissent nos attentions et nos soins pour eux.

L'homme ne doit porter la verge que pour la montrer et pour contenir au besoin des déportemens de fougue ou accidentels.

Je n'ose expliquer certain plaisir que l'on remarque dans les enfans à frapper les animaux, à jouir de leurs cris et de leur trépidation (1).

Les grandes personnes s'en abstiennent : mais elles doivent se préserver des emportemens et de cette mauvaise humeur qui exerce son dépit sur des animaux innocens, et semble se satisfaire en se vengeant sur eux de ses propres fatigues. Et ces excès sont aussi communs et bien plus funestes encore que le plaisir aveugle des enfans.

Il n'y a rien de si agréable et de si touchant que d'entrer dans une ferme tenue avec aisance et sous un régime attentif et doux. On voit les divers animaux paisibles dans la cour, et confondus amicalement entr'eux sans d'autres troubles que les mouvemens de la joie qu'ils ont d'être ensemble, et les élans de leur santé, attentifs les uns pour les autres, respectant leurs petits, les poussins, les enfans qui jouent sur le fumier ; contens de leur sort commun, assurés et tranquilles sur leurs besoins, reconnoissant la main qui les soigne, comprenant le bien qu'on leur fait, soumis à la voix d'une petite fille, obéissant avec joie et confiance ; il ne leur manque, comme l'on dit, que la parole.

C'est-là en général ce que l'on a le plaisir d'observer à la campagne. Vous entrez dans une commune, et vous voyez de toutes parts les habitans occupés avec

(1) Le sauvage d'Ynaris, dans les Pyrénées, se plaisoit à courir sur les troupeaux qui approchoient de ses rochers, et à les voir fuir. Les petits chiens qui nous suivent, et sur-tout ceux qui sortent des villes, se plaisent aussi à faire fuir les bestiaux. J'aime mieux présenter cette cause.

leurs bestiaux : les uns mènent leurs troupaux, les autres conduisent leurs chevaux ou leurs bœufs. Les femmes soignent leurs vaches, les enfans veillent sur des volailles, des porcs. Dans cette habitude de société, on aime à voir que l'homme, auprès des animaux, conserve sa simplicité ; et l'on recueille cette observation morale : plus on apperçoit d'attentions et de ménagemens pour eux, plus l'on est convaincu que le caractère du pays est doux et humain.

Mais allez sur une grande route, approchez des cités, là, vous entendrez les fouets aigus, les cris menaçans, les coups redoublés, des valets brutaux, des voyageurs impitoyables ; là vous voyez les animaux violentés et tremblans, se presser sous les coups, écumans, ensanglantés.

C'est un autre trait pour les caractères ; et il annonce des mœurs fougueuses et cruelles.

Sans doute les animaux ne sont pas des machines automates (1) ; ils sentent non seulement les coups de notre brutalité, mais notre injuste barbarie, et tout le poids encore du désespoir où nous les portons.

Qui de nous pourra soutenir un instant celui d'un malheureux cheval condamné à un meneur féroce, et à passer de main en main pour des fatigues nouvelles et toujours plus accablantes ?

Sous un régime plus modéré, cet animal intelligent et généreux nous rendroit un service bien plus long et plus agréable : il est le modèle de l'obéissance et du dévouement.

Il est prêt à toute heure, le jour, la nuit il obéit ; il marche aveuglément. On le précipite, on le couvre d'écume ; il va jusqu'à extinction de forces. On l'arrête, on le tient en place au soleil, à la pluie, au froid, sous sa charge ; il demeure immobile plusieurs heures de suite. On lui laisse éprouver la faim, la soif ;

---

(1) Le philosophe qui a considéré les animaux comme des machines, a pris une idée juste de leur architecture ; sa conception est grande, il faut la saisir : elle n'a pu comprendre ; elle laisse tout entier ce principe inconnu, impénétrable qui les anime, la vie et le sentiment.

on lui vole sa nourriture, on ne lui en présente qu'une mauvaise; il endure sans plainte. On le meurtrit, on l'ensanglante; il marche et porte sur ses blessures; on le frappe encore lorsqu'il est à bout, lorsqu'il tombe; il endure sans vengeance.

Quel exemple, ou quel reproche! N'est-ce pas celui de la Mothe qui répond avec modération au soufflet que lui donne un jeune homme violent pour lui avoir marché sur le pied dans une foule? « Vous allez être bien » fâché, je suis aveugle ».

Et combien de ces reproches les animaux ne nous font-ils pas, si notre brutalité et notre despotisme pouvoit les entendre?

XII. *De l'âne et du mulet.*

Parmi les animaux que l'homme a soumis à son empire, l'âne supporte la partie la plus pénible de ses travaux, par la raison qu'il est propre à servir par-tout, qu'il est robuste et vivace, d'une acquisition facile et du plus mince entretien; il est le plus accablé et le plus malheureux.

Il est par-tout le triste compagnon de la misère; il subsiste de rebuts et des derniers alimens de la pénurie; livré aux travaux les plus abjects, il ne soutient que par sa seule vigueur, sa dure et pénible existence.

Détournons nos regards des lieux où il est si malheureux, et où nous ne pouvons pas toujours améliorer son sort; considérons cet animal mieux traité et dans toute sa vigueur; voyons-le égalant le cheval à la fatigue et le surpassant dans les marches.

Voyons sortir de lui cette espèce nouvelle, le mulet qui, par sa stature robuste et nerveuse, fournit à l'homme un agent puissant et infatigable, et qui le sert également dans les guerets, dans les usines, dans les marches sur les cimes inaccessibles et dans les précipices.

Sans doute il est beaucoup de propriétaires qui connoissent le prix de ces animaux, et à qui il ne faut pas recommander d'en prendre soin. Cependant il seroit

bon que le gouvernement y attachât aussi son attention. L'épurement et le bon choix des races pourroient aisément nous procurer des ânes et des mulets d'une nature supérieure encore.

On pourroit réunir près des dépôts nationaux de chevaux, les plus beaux ânes de France et des pays étrangers, soit pour les multiplier eux-mêmes et en repartir les étalons, soit pour leur donner les jumens les plus propres à produire les plus belles espèces de mulets.

XIII. *Santé des animaux sauvages, et maladie de la domesticité.*

Les maladies ne sont que des contrariétés accidentelles apportées au régime naturel.

Dans l'état sauvage, il n'y en a presque point; les animaux ne vivent que de nourritures simples et libres, par conséquent sans excès, et ils savent très-bien en faire le discernement. L'exercice, le grand air entretient le ressort de leurs organes; toujours à la température, au cours des élémens, leurs fonctions animales ont un jeu constant et assuré.

On n'en rencontre pas de malades; il est extrêmement rare d'en trouver de morts; ils ne périssent que par des intempéries extraordinaires, ou par la mort violente, celle qui a été préparée à tous les animaux (1).

Tirez une biche, une tourterelle de la vie sauvage où elles étoient saines et pleines d'activité, et placez-les chez vous.

D'abord vous les mettez, sans aucun mouvement de

---

(1) L'homme, comme les autres animaux, a été long-temps exposé à finir par la dent des animaux carnaciers.

Cette fin a quelque chose de terrible, et la nature n'a pas oublié de nous le faire sentir le plus fortement possible, pour en faire un motif tout puissant de surveillance, de conservation et d'activité : qui osera fixer ce point de vue ?

Cependant, quand le moment fatal de finir est arrivé, que l'on compare une mort prompte avec de longues infirmités, et que l'on juge.

La nature alors décidoit pour nous.

Et le sauvage décide encore, il abrège les souffrances des vieillards.

leur part, à même d'une nourriture meilleure et en plus grande abondance que ne fait la nature; vous leur donnez davantage à digérer, et vous leur ôtez le grand air, l'exercice, et la sollicitude de la guête.

Elles avalent beaucoup et perdent moins; leurs sucs demeurent indigestes, les appesantissent et les engorgent; la nature n'a pas voulu cette épaisseur.

Il est bien une saison où l'animal sauvage trouve une nourriture abondante et s'engraisse, mais c'est à l'entrée de l'hiver; et comme tout se tient dans le cours des élémens, cette graisse acquise n'est qu'une provision préparée d'avance, pour soutenir l'animal à l'aide souvent de l'eau seule pendant la disette de l'hiver et la saison de la neige.

C'est ainsi que la nature corrige cet excès d'embonpoint, et ne laisse rien qui puisse engorger les vaisseaux et les organes qu'elle veut toujours tenir libres.

Un animal sain et bien constitué n'éprouve pas d'appétence demésurée; et dans l'état sauvage, la terre ne lui présente que des alimens agrestes qui ne provoquent pas d'excès; il a d'ailleurs à vaincre un certain travail qui tend ses facultés, et la force qui digère est supérieure à ce qu'elle doit digérer.

Il n'en est pas de même dans nos étables; l'air stagnant, la sécurité et l'inaction amolissent les fibres et les détendent. Une nourriture plus agréable, prise avec plus d'abondance et sans mouvement, donnent des digestions pesantes, des épaississemens, la dépravation des sucs, et les maladies.

XIV. *Des remèdes; écoles vétérinaires.*

C'est par notre faute, c'est dans la vie domestique que les animaux sont réduits à ces infirmités qu'ils ne devoient pas connoître. C'est à nous à les soulager, à consoler ces compagnons de nos labeurs par intérêt, et j'aime à le dire par commisération et par reconnoissance.

Adoucissons des douleurs et des infirmités qu'ils n'ont

contractées que pour nous ; appliquons quelques douceurs sur une existence si pénible et si courte.

Pour nous-mêmes et pour eux, apprenons mieux ce qui les rend malades, ce qui les sauve, ce qui leur donne la juste santé propre au travail, et cette opimité où nous les portons, lorsque nous les destinons à nous nourrir et à tomber bientôt sous le fer.

Chez l'homme pauvre, nous voyons avec peine ces animaux difformes et languissans au milieu de l'indigence : il ne peut faire mieux ; nous plaignons leur misère commune.

Hâtons les momens où la paix et un gouvernement prospère multiplieront les moyens et l'aisance. Il va se former de nombreux élèves vétérinaires qui se distribueront par-tout pour veiller à la conservation et à la santé de tous les animaux qui nous enrichissent et qui multiplient pour nous, depuis le poussin et le canneton, jusqu'au bœuf et au cheval ; hâtons l'exécution du décret qui ouvre à tous les districts les écoles de Versailles et de Lyon ; encourageons les autres citoyens qui le peuvent, à aller s'instruire avec les élèves, et en rapporter ces connoissances aisées et salutaires qu'il est si doux à un homme sensible d'exercer sur des êtres souffrans.

XV. *Dernier usage, et fin des animaux de travail.*

Lorsque le bœuf laborieux et la vache nourricière sont appesantis de travail et d'années, on met fin à leurs fatigues ; on les laisse en repos dans les meilleurs pâturages, ou on leur présente une nourriture agréable et abondante, dans une habitation commode.

Ces animaux l'ont bien méritée sans doute par leurs services ; mais cette indulgence n'est qu'apparente, elle prépare la plus grande ingratitude ; c'est pour les livrer à la boucherie (1).

---

(1) Bonne ménagère ! dis-nous ce que tu as dû éprouver lorsque tu as fait égorger la vache nourricière que toi-même avois élevée, qui avoit

Leurs travaux finissent du moins avant l'arrivée des infirmités; ce sont enfin pour eux quelques momens de bienveillance et de repos; ils ignorent, à la vérité, le sort qui les attend, et leur mort est prompte (1).

Il n'en est pas de même pour le cheval : c'est alors que son infortune s'aggrave encore avec ses infirmités et ses ans.

Quand il est cassé et roide de travail; quand ses membres sont engourdis et usés, on s'en défait à vil prix, on l'éloigne de ses compagnons, de ses amis, du lieu qu'il a fécondé, et qui lui devoit une reconnoissance et une fin paisible.

On l'abandonne à des malheureux, chez qui il ne trouve que la disette et les travaux les plus rebutans :

---

mis en toi sa confiance et son sttachement; qui t'avoit prodigué longtemps sa plus douce substance, le lait que son sein maternel préparoit pour le tendre fruit de ses entrailles?

Homme sensible aux bons services, as-tu pu ne pas t'éloigner avec douleur, lorsque tu as vu la masse de fer se lever sur la tête toujours obéissante du bœuf laboureur, et l'abattre dans son sang?

Ame qui me sentez, ne détournez pas la vue de ce tableau, en disant philosophiquement : telle est la destination fatale des animaux, et ne repoussez pas ces précieuses affections de la pitié.

Que la morale les recueille, que la politique les observe.

(1) Tout animal est la pâture d'un autre; et ce sort n'est pas seulement comme l'effet d'une pierre qui tombe sur quelque chose, ou la combinaison matérielle d'une substance qui s'unit à une autre; mais il est préparé et déterminé.

La même cause qui a organisé la multiplication des êtres, a aussi organisé les dents, les griffes qui doivent les démembrer, les estomacs qui doivent les digérer.

Chaque dévorateur se trouve pourvu et armé d'un appareil de mécanique, d'optique, d'olfactique, d'acoustique, de dissolvans et d'astuces, moyens plus redoutables encore. Est-ce le hasard, sont-ce les effets eux-mêmes et les propriétés physiques dont l'impression nous est transmise qui ont conformé et placé ces organes?

Par-tout chaque animal rencontre un ennemi avide de le dévorer et constitué pour cela. Nul insecte au haut des airs, nul vermisseau sous terre ou au fond des eaux, contre lequel il n'y ait une force ou un artifice préparé.

Quel être sensible peut méditer sur cette loi? Détournons-en la vue, et concluons que notre manière de voir est conforme à notre manière d'être : notre raison est relative, et il y a bien loin du suffrage de nos sens à la nature absolue des choses.

Et de là comprenons si nous sommes bien faits pour avoir des vérités.

on le troque de mal en pis ; on le traîne de misère en misère, jusqu'à ce qu'il tombe sous l'excès de tant de maux, ou qu'une main barbare vienne terminer les malheureux restés d'une vie déplorable.

Détournons la vue de ce moment où l'on expire, et cherchons à diminuer sur la terre les souffrances et la misère qui sont pires que la mort.

Embellissons la vie ; elle est un bien ; et tandis que sa douce chaleur et son souffle divin nous animent, efforçons-nous de la rendre agréable à tout ce qui respire ; celle des animaux est si courte, et ils savent si bien en jouir !

Adoucissons par-tout, s'il se peut, la manière de les gouverner : rapprochons-nous de l'humanité du sensible Indien que notre dureté européenne a toujours effrayé.

La morale s'afflige de la barbarie contre les animaux, et le sage législateur doit l'adoucir par ses lois.

Puisse l'humanité des mœurs rurales se répandre dans tous les cœurs, et leur inspirer les sentimens de ces bons économes qui se complaisent à rendre heureux les animaux avec lesquels ils vivent !

PROJET DE DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

Quand les artistes vétérinaires iront opérer dans quelque lieu, ils feront avertir ou inviter les maréchaux, les bergers, les cultivateurs voisins, les ménagères, afin d'opérer en leur présence, de leur faire connoître le mal et les remèdes, d'indiquer les causes et les précautions, ou afin de s'instruire eux-mêmes et de recueillir tous les renseignemens dont ils ont besoin.

II.

Dans l'exercice de leurs fonctions, ils devront avoir l'attention de recommander par-tout, comme principe

de conservation, de bon service et de santé, la douceur et les ménagemens pour les animaux ; ils indiqueront les moyens d'alléger et de simplifier les harnois, et les diverses manières de leur rendre le service plus commode et moins pénible.

III.

Toute personne qui aura trouvé et constaté un moyen nouveau de guérir quelque maladie des animaux, sera présentée à l'administration du district par sa municipalité ; son nom sera envoyé à l'assemblée législative, et elle aura droit à une récompense nationale.

IV.

Tout mercenaire ou autre qui aura maltraité un animal avec emportement et fureur, se trouve noté par lui-même, aux yeux de ses concitoyens, de déraison et de férocité.

V.

Chaque année, tout cultivateur qui aura élevé et vendu l'animal de travail du plus haut prix, ou la plus belle douzaine de bêtes blanches de son canton, sera présenté au district, et y recevra pour récompense une somme égale au quart de la vente.

VI.

Les propriétaires les plus aisés sont invités à se procurer et à établir quelques attelages de bœufs dans les différens pays où cet usage n'existe pas, afin que les fortes races de ces animaux s'y introduisent et s'y multiplient.

VII.

Le gouvernement fera répartir dans les départemens qui sont dans ce cas, des taureaux et des vaches de la plus belle espèce des Cévennes et d'Auvergne : ces ani-

137

maux seront concédés, sous des conditions avantageuses, aux cultivateurs qui seront le plus en état d'en avoir soin, et le mieux placés pour en faire jouir le public.

VIII.

Il sera fait choix des plus beaux ânes pour servir d'étalons près de quelques-uns des dépôts nationaux de chevaux, ou pour être placés chez les cultivateurs dans les pays montueux où les mulets et les ânes sont du plus grand service.

IX.

Une partie du produit des dépôts nationaux sera vendue tous les ans aux particuliers, ou répartis dans les lieux où ils paroîtront le plus nécessaires, aux conditions portées par le dernier décret.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Germinal, l'an III.